

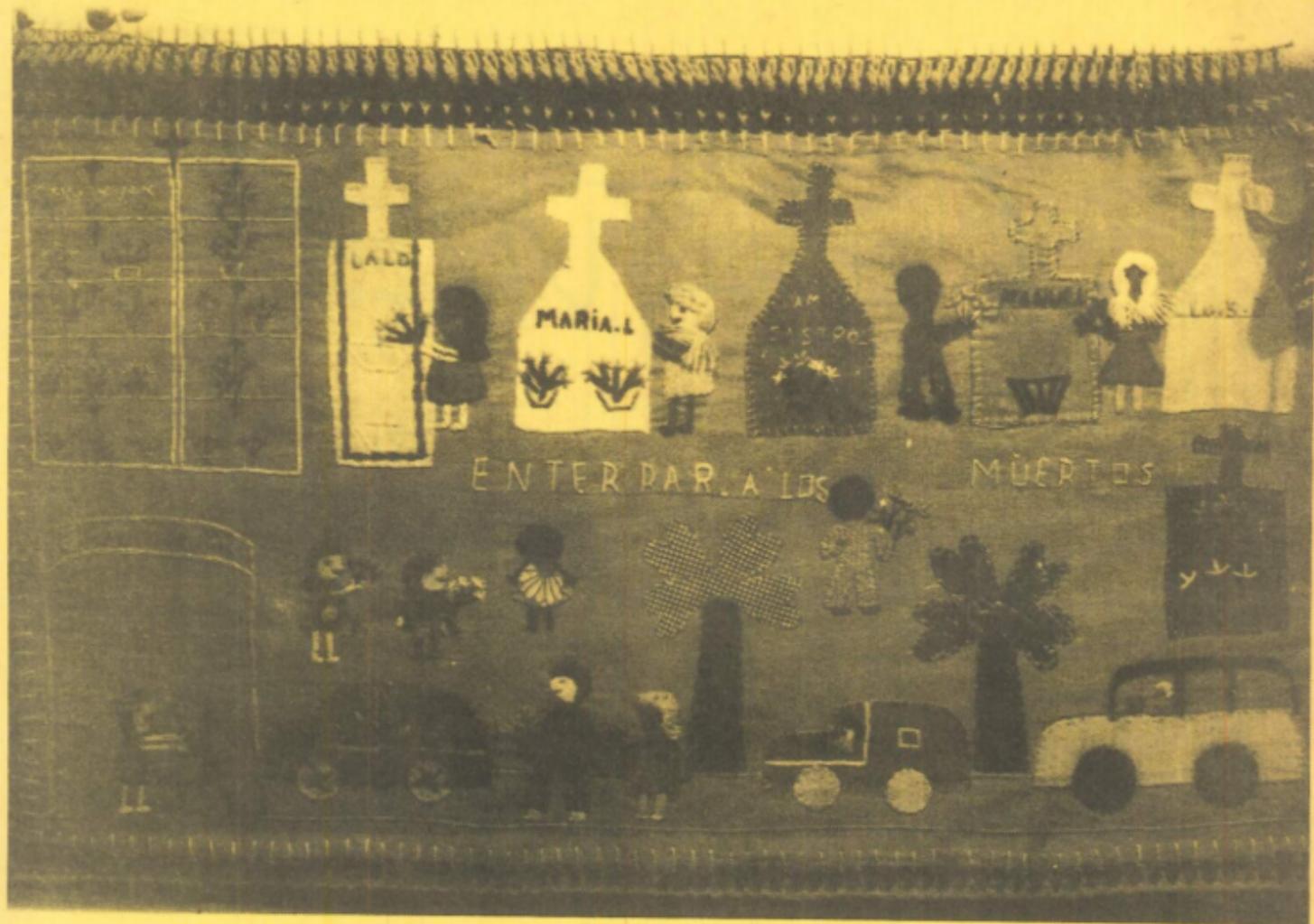
# Culture et résistance au Chili

RÊVER  
ANTICIPER UN MONDE  
PRÉPARER DIFFÉRENT



CULTURE  
ET  
RÉSISTANCE  
AU CHILI

ARIEL DOREMAN



## Introduction

... "NE PAS S'HABITUER À PINOCHET  
QUE PINOCHET NE DEVIENNE PAS  
UNE HABITUDE  
QUE PINOCHET SOIT NOTRE CAUCHEMAR  
ET NON PAS LA NORME  
SELON LAQUELLE  
NOUS MESURONS LA RÉALITÉ"  
ARIEL DORFMAN

La résonance que ces simples phrases ont évoqué chez nous est directement liée à une crainte secrète que la présence quotidienne de la violence engendre chez tous ceux qui essaient de préserver un minimum de lucidité: cette crainte qu'un jour, par lassitude, conformisme ou désespoir, la terreur finisse par cohabiter avec nous comme une

fatalité. Crainte d'être vaincus, crainte que leur force ne l'emporte sur nos raisons.

Notre génération de Latino-américains a été piégée par une époque où l'extension de la violence et l'échec de certains rêves révolutionnaires déboussolent les plus faibles et laissent perplexes les plus

solides. Comme si le brouillard où sont désormais appelés à se mouvoir ceux qui ont rêvé de changer le monde cachait des pièges meurtriers. Comme si affirmer le désir de bonheur et de justice devait nécessairement se payer au prix même de l'existence. Comme si toute opposition au fascisme, sous ses différents visages, impliquait notre condamnation à l'héroïsme ou au martyre. Comme si, en fin de compte, nous étions obligés de choisir entre une vie quotidienne en oiseau d'autruche et l'engagement dans une résistance clandestine qu'on sait partout traquée.

C'est ce choix impossible, cette a-normalité que la terreur fasciste veut nous faire vivre. A chaque instant on veut nous rappeler que, dans les circonstances présentes, mieux vaudrait sans doute s'habituer à Pinochet, rationaliser la peur en l'intégrant au quotidien, en l'acceptant comme si

elle avait depuis toujours fait partie de l'ordre naturel des choses.

Ceux qui ont voulu implanter ce mécanisme l'ont fait évidemment à partir de leur propre pathologie. Prisonniers d'une vision dualiste du monde, affrontement éternel entre les bons et les méchants, ils réduisent la merveilleuse et infinie complexité du réel à deux couleurs primaires - le blanc et le noir, le bien et le mal, le juste et le faux, nous et les autres, nous et les ennemis, ces subversifs, télé-guidés de l'extérieur. Saisis de vertige et de peur devant une histoire contradictoire qui s'accélère, ces nouveaux maîtres de l'Amérique latine lancent à leurs peuples l'accusation jadis adressée par le Grand Inquisiteur à Galilée: c'est l'inquiétude et l'agitation de votre cerveau

troublé que vous essayez de transmettre à l'ordre immuable de l'univers. Pas d'agitation donc, mais seulement des agitateurs. Le rétablissement de l'ordre passe ainsi naturellement par l'élimination jusqu'au dernier de ces fauteurs de trouble, pour que la "paix" enfin revienne sur ce "meilleurs des mondes possible".

Pour briser l'espoir de changement et la volonté de résistance des gens, ils les confrontent à un environnement social tissé de situations limites, visant soit à les rendre fous à coup d'absurdités répétées, soit à les pousser à des actes désespérés, à coup de violences et d'humiliations.

Telle est leur logique et leur ambition : si tu ne résistes pas, tu meurs en tant que conscience autonome. Si tu résistes, je te tue. Ceux qui ont voulu inscrire dans la réalité cette dialectique

du meurtre et du suicide ont toutefois oublié que la société comme un tout n'est pas atteinte de leur maladie à eux. Et que surtout le peuple, ces hommes et ces femmes anonymes qui vont au marché chaque matin, s'ils ne sont pas tous des héros ou des candidats au martyre, ne sont sûrement pas des fascistes non plus. Et ce sera justement à partir de leur propre vie quotidienne, de leurs besoins et de leurs aspirations, qu'une protestation sourde, mais chaque fois plus vigoureuse se fera entendre. Ce refus du fascisme n'est rien d'autre que la réponse saine de tous ceux qui veulent simplement vivre en liberté.

Les chiliens, dans un mouvement de défense contre l'impuissance qu'engendre un quotidien de terreur, d'insécurité et de misère, cherchent dans un premier moment à reconstituer des

appartenances et à retrouver des points d'appui. Ils doivent tout d'abord se prouver à eux-mêmes qu'ils ne sont pas seuls, que tout n'est pas perdu. La chaleur de sa famille, la solidarité et l'amitié des voisins, des camarades de travail ou des prisonniers du camp est une protection contre l'angoisse et la paralysie. C'est la préservation de cet espace intérieur et la récréation d'un territoire solidaire qui permettront le début d'une résistance.

D'ailleurs, ce phénomène qui aujourd'hui au Chili devient un mouvement de masse est très semblable au mécanisme de défense qui, dans un contexte encore beaucoup plus contraignant, permet à celui qui est soumis à la torture d'échapper à la dégradation à laquelle veut le pousser le tortionnaire. Voyons à ce propos ce passage tiré de

6 l'article de Sylvia Amati qui

analyse le comportement d'Irma, une jeune Latino-américaine torturée:

" Nous pouvons voir l'effort du prisonnier pour maintenir sa discrimination entre le monde extérieur et le monde intérieur pour ne pas réduire le tout à un horrible cauchemar. C'est le moment où la lutte est au maximum pour survivre "en tant que personne", pour ne pas sombrer dans la confusion la plus totale. Il faut au prisonnier valoriser chacun de ses actes ou de ses pensées d'indépendance, de révolte ou de courage, pour plus petits qu'ils soient.

En fait, Irma a essayé d'augmenter l'estime d'elle-même, sa dignité et la joie d'avoir moralement vaincu. Elle dit encore: "Je pensais à mon enfant et me disais - tu dois

continuer à lutter car tu ne peux pas permettre que ce soient eux qui construisent le monde".

J'ai demandé ensuite à Irma ce qu'elle voulait dire par: "ne pas se laisser impressionner par les symboles", et elle m'a répondu: cette misère, ce bruit de sirène au dehors, toute la parade militaire, il fallait les réduire à de "simples actes humains". Ici, il s'agit donc de re-dimensionner la situation, d'enlever les aspects les plus persécuteurs et terrorisants et de la remettre dans un contexte spatio-temporel et idéologique. Nous voyons que le prisonnier peut glisser facilement à travers les symboles terrorisants vers un état confusionnel, psychotique, dans la "terreur sans nom". C'est à ce moment-là que le prisonnier doit pouvoir faire appel aux objets internes, aux identifications qui constituent sa propre identité,

aux idéaux du moi, à tout ce qui constitue le soi élargi: la famille, les amis, les appartenances politiques ou professionnelles".

Réf.: "Reflexionen über die Folter" dans Psyche, Zeitschrift für Psychoanalyse und ihre Anwendungen, Sonderdruck aus Heft 3, XXXI, 1977, Ernst Klett Verlag, Stuttgart.

Dans ce numéro des Documents IDAC, Ariel Dorfman, chilien exilé, raconte l'histoire en train de se faire dans et par la lutte quotidienne de son peuple pour ne pas se laisser engloutir par le fascisme. Histoire simple, faite de petits gestes, de clins d'oeil, de rencontres furtives, de complicités et de sous-entendus, parce que les gens ont appris à se reconnaître dans l'obscurité, à chuchoter dans les plis, à se faufiler dans chaque brèche du tissu social. Histoire d'une véritable résistance culturelle, si l'on comprend la culture comme manière de vivre, de sentir et de

tisser rapports humains et sociaux.

Histoire qui tend aussi à démontrer que les grands gestes, les actes héroïques ne sont pas la seule réponse possible. En fait, dans le contexte chilien, beaucoup plus décisive en tant que résistance populaire au fascisme est cette lutte patiente et quotidienne de millions de gens qui essaient de garder leur identité individuelle et collective. Tous les signes disponibles sont importants, aussi infimes et peu grandiloquents soient-ils, pour montrer qu'ils ne cèdent pas, qu'ils ne s'accomodent pas, parce qu'ils sont contre, qu'ils n'appartiennent pas à ce monde offert comme seule alternative possible et qu'ils n'y appartiendront jamais. Car ils tiennent à cette incompatibilité comme à leur propre identité.

Une résistance sub-reptice faite de revendications minimales mais immédiates, aux formes multiples et différenciées. Dans un pays qu'on veut dépolitiser, où toute forme d'organisation ou d'expression d'un conflit d'intérêts est interdite, c'est la vie quotidienne, ce sont les relations humaines et les manifestations artistiques qui deviennent un enjeu politique, un terrain où faire l'apprentissage de nouvelles formes de conduite et de lutte.

L'identité du peuple chilien aujourd'hui repose sur l'affirmation de cette incompatibilité. Elle repose aussi sur une lueur d'espérance, sur cette certitude qui nous répète que les maîtres ne peuvent pas vaincre, que leur pouvoir ne peut pas durer, qu'en quelque sorte ils sont déjà en train de périr.

Apparemment la publication de ce texte marque une rupture dans la ligne des Documents IDAC. Jusqu'à maintenant nous avons toujours respecté le principe de ne publier que des études ou rapports d'expériences entreprises directement par des membres de notre équipe. Avec une telle option, nous essayions d'éviter le piège des discours théoriques, du non vécu, les pièges de la rhétorique et des phantasmes mal exorcisés. Dans ce texte de Dorfman, toutefois, nous retrouvons un regard neuf et vivant sur des problèmes que nous avons touchés maintes fois. Mais surtout son témoignage nous rappelle que l'histoire de la résistance culturelle du peuple chilien est aussi un peu l'histoire de chacun de nous.

Nous nous sentons ainsi partie prenante de cette aventure collective, comme tous ceux qui, à différents moments de

l'histoire, se sont battus pour que le fascisme ne passe pas. Car qui sait quand "la peste réveillera encore une fois ses rats et les enverra mourir dans une cité heureuse...".

ROSISKA DARCY DE OLIVEIRA



# CULTURE ET RESISTANCE AU CHILI

... À TRAVERS LES OMBRES  
QUE JETTENT LES  
DECRETS FASCISTES...  
... LA LUMIÈRE QU'ILS NE  
RÉUSSISSENT PAS  
À ÉTEINDRE

Santiago du Chili. Novembre  
1 9 7 3. La Junte militaire  
décrète que tout billet portant  
des inscriptions n'est plus  
valable et doit être immédiate-  
ment échangé dans les banques  
officielles.

Décembre 1 9 7 3. La Junte

décrète que seront passibles  
d'amende les propriétaires de  
bus sur les sièges desquels on  
trouvera des phrases qui porteront  
atteinte à la dignité des auto-  
rités du Gouvernement suprême.

Avril 1 9 7 4. On ferme pour la  
première fois la radio President

Balmaceda pour une durée de six jours. Elle sera fermée à nouveau maintes fois jusqu'à l'interdiction définitive d'émettre.

Août 1 9 7 4. Le Général Nilo Floody, Commandant des Instituts Militaires, envoie une circulaire fixant les normes de fonctionnement des établissements éducatifs de la région de Santiago et nommant des officiers pour les superviser. Sont sanctionnés les anecdotes, les rumeurs, les commentaires politiques, la manipulation ou le détournement de sens des textes étudiés. On prescrit le devoir de dénoncer "tout autre antécédent ou fait qui démontre une tendance à interrompre, rendre difficile, freiner, miner la discipline ou entraver le développement normal des activités éducatives des élèves, et cela à tous les niveaux".

Octobre 1 9 7 4. Le groupe théâtral El Aleph fait jouer la pièce "Et au début il y avait la vie". Dans le dernier acte, un capitaine coule avec son bateau. Son discours est indiscutablement très proche de celui que Salvador Allende avait prononcé le jour du coup d'état. Quand on commence à jouer la pièce devant des masses d'étudiants au siège Oriente de l'Université Catholique, Oscar Castro et sa soeur Marietta sont arrêtés.

En décembre, un autre acteur, Johnny MacLeod et la mère des frères Castro, Julieta, sont aussi détenus. Ils sont portés disparus jusqu'à aujourd'hui.

Mars 1 9 7 5. Le peintre Guillermo Nunez, qui avait déjà été emprisonné pendant six mois au cours de l'année 1974, expose à l'Institut franco-chilien de la

culture. Des cages, des miroirs, des restes dépecés, un journal de prison, font que l'exposition est proscrite et son auteur arrêté, torturé et expulsé du pays. Ce même mois, un mémorandum de l'Université du Chili à Valparaiso ordonne l'incinération de centaines de livres.

Mai 1975. Pinochet menace, dans un discours, ceux qui continuent à propager des journaux et de la propagande clandestine.

Août 1975. Sont soumis à des interrogatoires les spectateurs et artistes de la Pena el Fogon.

Décembre 1975. Six mille personnes se rassemblent au Théâtre Caupolican pour entendre des dizaines d'artistes, d'acteurs, d'ensembles folklo-

riques, des poètes, dans le but d'apporter un cadeau de Noël pour les enfants pauvres de Santiago. Ce n'est qu'un parmi de nombreux actes culturels d'envergure qui commencent à être organisés dans tout le Chili.

Janvier 1976. Le Décret Suprême Numéro 19 prescrit que "toutes les initiatives, aussi bien d'origine publique que privée, qui se rapportent aux affaires culturelles, doivent être préalablement examinées et approuvées par une Commission Spéciale du Ministère de l'Éducation et par le Chargé des Affaires Culturelles auprès de la Junte gouvernementale."

Mars 1976. La permission est refusée pour un nouvel acte culturel au Théâtre Caupolican. Pinochet inaugure l'année acadé-

mique à l'Université Catholique de Valparaiso en déclarant que "le pluralisme idéologique absolu et illimité doit être considéré comme définitivement aboli".

Mai 1 9 7 6. On refuse l'autorisation pour la réalisation d'activités culturelles et sportives par les travailleurs le jour du premier mai.

Août 1 9 7 6. Tous les artistes et spectateurs participant à une fonction (spectacle) folklorique à l'Université Technique de l'Etat sont détenus. Ils ne seront libérés que le lendemain.

Novembre 1 9 7 6. La Direction générale des écoles maternelles (jardins d'enfants) responsable de l'éducation infantine dans tous le pays, est transférée du Ministère de l'Education pour être mise sous la tutelle du

14 Ministère de l'Intérieur.

Décembre 1 9 7 6. L'historien et intellectuel Fernando Ortiz est arrêté par des agents de la police secrète, la DINA. Une réaction quasi immédiate s'ensuit: un groupe nombreux de personnalités culturelles exige publiquement des informations sur son destin. Le Gouvernement décline - comme il l'a fait dans le cas de 2.500 autres personnes "disparues" - toute responsabilité dans l'affaire.

Décembre 1 9 7 6. On se prépare pour une célébration de la Nativité au théâtre Caupolican. Des agents de la DINA arrivent et ordonnent la suspension du spectacle. Comme les organisateurs s'opposent à cette mesure, on se met d'accord pour que la manifestation ait lieu pourvu qu'elle ne se prolonge pas trop, comme cela s'était passé l'année précédente. Un chanteur annonce une chanson en hommage au

centième anniversaire de son oncle Lucho. Les gens croient y reconnaître le personnage de Recabarren, l'inspirateur du mouvement socialiste au Chili. Quelques minutes plus tard le spectacle est suspendu.

Janvier 1977. Une bombe explose pendant le couvre-feu toujours en vigueur la nuit à Santiago, en détruisant la Galerie Paulina Waugh. En plus de brûler de peintures et des matériaux pour des ateliers de littérature et musique, est anéantie une exposition de patchwork : grands tapis multicolores réalisés par des femmes des bidonvilles avec des résidus de toiles et des fils recueillis dans les déchets des usines textiles. Ces tapisseries, dont la vente permettait à des familles entières de se nourrir, racontent les souffrances et les luttes quotidiennes des pauvres au Chili.

Février 1977. Des centaines d'intellectuels se solidarisent avec la Galerie, en organisant en sa faveur une vente de leurs oeuvres à l'Institut chilien-nord-américain de culture, avec la présence de l'Ambassadeur des Etats-Unis. La propriétaire de la galerie est interrogée deux fois par la police secrète, sa famille est menacée et elle se voit contrainte d'abandonner le pays.

Mars 1977. Une bombe met le feu à la tente gigantesque où l'on exhibait l'oeuvre de Nicanor Parra, "Hojas de Parra", qui avait déjà été fermée à deux reprises pour des raisons d'"hygiène" et de "sécurité".

A la fin de ce même mois, des mains anonymes mettent le feu à l'émetteur de la radio de l'Evêché de Osorno, La Voz de la Costa, qui émettait des programmes d'éducation rurale pour

l'encontre de la population paysanne de la région.

Avril 1977. On supprime la concession commerciale de la maison d'édition Aconcagua, sous prétexte que dans un tel quartier il n'y a pas de place pour ce genre d'activités. On fait traîner pendant trois mois la revue Hoy avant de permettre sa parution.

Août 1977. Pinochet annonce qu'à partir de janvier prochain l'Université du Chili organisera des cours sur "la démocratie autoritaire". Dans une lettre adressée au Gouvernement, un groupe de cinéastes affirme que "le cinéma est destiné à mourir à court terme, laissant le pays sans aucun type d'expression culturelle et sans image".

Septembre 1977. Pinochet affirme que sa main ne faiblira pas, qu'il regarde en face ceux

qui questionnent son régime et que, le moment venu, il saura leur tomber dessus.





PEU IMPORTE LE NOM QU'ON LUI DONNE  
L'ESSENTIEL CONSISTE DANS  
LA RECHERCHE, PAR LE PEUPLE  
ET LES PRODUCTEURS DE CULTURE,  
DE TOUTE UNE GAMME VARIÉE  
DE NIVEAUX D'EXPRESSION  
QUI DEVIENNENT  
UN NOUVEAU TERRITOIRE SOLIDAIRE

Même si nous avons exclu de cette chronologie ce que tout le monde connaît (les mois qui ont suivi la chute du Gouvernement de Salvador Allende, avec des exécutions massives, le bombardement des stations de radio, les limogeages arbitraires, les bûchers inquisitoriaux et le climat qui accompagne tout ce

déchaînement de violence), elle sert d'illustration éloquente à une répression persistante et féroce qui dure depuis quatre ans.

Toutefois, au delà de cela, nous avons voulu montrer comment, derrière les actions monstrueuses du fascisme au Chili, l'on peut

saisir une autre chronologie, encore plus longue et porteuse d'espoir, encore plus persistante, qui est celle d'une réponse, d'une résistance du peuple qui va en se diversifiant, qui change de caractère, élargit ses contenus, ses moyens et ses projets, et qui exige de la dictature une terreur d'une autre nature, avec une autre stratégie. Disons-le clairement: si on continue à réprimer c'est parce que la peur, le chômage, la faim, l'expulsion ne suffisent pas à réduire un peuple au silence. Il est possible d'observer, à travers les ombres que jettent les décrets fascistes, le soleil qu'ils voudraient obscurcir, la lumière qu'ils ne réussissent pas à éteindre. Ces réactions des militaires au pouvoir - sans que telle soit leur intention - annoncent les étapes de l'épanouissement de ce que nous pouvons appeler culture de la résistance ou germe démocratique.

Peu importe le nom qu'on lui donne, l'essentiel consiste dans la recherche par le peuple et les producteurs de culture de toute une gamme variée de niveaux d'expression qui deviennent un nouveau territoire solidaire au centre de ces marécages où se noyent la gorge et les yeux.

Le premier élément qui ressort de cette radiographie insoupçonnée est la coexistence et la superposition de différents types de lutte culturelle contre la dictature, c'est l'immense variété des versants, des ouvertures découverts. Pour une longue période, ce qui est fondamental, c'est la création d'un pays invisible, d'un Chili vrai où l'on puisse continuer à toucher le passé qu'il est interdit de se rappeler aussi bien que l'avenir auquel il est interdit de rêver. C'est une culture en général clandestine, qui se réalise en marge de la

vie quotidienne, dans les replis qu'offre celle-ci. Elle s'est épanouie de façon spontanée dans la période qui a suivi immédiatement le coup-d'état, et elle se prolonge encore aujourd'hui: il circule des anecdotes, des rumeurs, quelques écrits, on commence à gribouiller des mots sur les murs, sur les billets de banque, dans les toilettes. Ou il peut s'agir d'un effort beaucoup plus collectif, qui va de pair avec l'intensification de l'organisation des partis politiques et qui se consolide au fur et à mesure que le travail militant réussit à devenir stable et constant: apparaissent les journaux illégaux, quelques inscriptions murales, des campagnes de tracts, des livres et des revues entièrement imprimés au Chili, des ateliers clandestins de poésie et de peinture. La dictature essaie d'imposer la dispersion, le manque de communication, la

méfiance: on y répond par des contacts infimes, des signes ténus de reconnaissance, l'emploi d'un certain langage comme d'un clin d'oeil, la possibilité d'une contre-information. C'est une tendance qu'on peut saisir également en dehors du pays, dans la culture qui s'en va massivement en exil: il faut préserver quelque part l'identité nationale, il faut continuer à habiter la conscience et les couleurs, il faut semer des racines dans les pots à fleurs qui sauront être un jour terre commune. Ce n'est pas l'endroit ici pour nous référer aux réussites et limitations de cette culture de la diaspora, mais il est évident qu'elle a en commun avec la culture clandestine d'assurer par d'autres moyens un prolongement libertaire non seulement à des expériences vécues sous l'Unité Populaire, mais aussi à celles qui se rattachent à toute une longue

tradition démocratique contre laquelle le coup militaire s'engendre et se déchaîne.

Mais si nous réexaminons attentivement la chronologie de la répression dès le début, nous verrons que peu à peu jaillissent d'autres formes de mobilisation artistique qui n'ont rien de clandestines, qui représentent une expérience tout à fait nouvelle et originale au Chili. Il s'agit d'une culture qui se développe et prend son élan dans les espaces ouverts, dans les creux et dans les vides, dans les terrains vagues que la politique fasciste laisse au Chili. C'est une culture qui s'engendre en plein air, qui jaillit à la surface, qui affirme son émergence sur ces rivages où l'autorité ne peut pas se permettre le luxe d'une répression ininterrompue. C'est une culture aux prétentions beaucoup plus massives, qui surnage à la limite de

l'insolence tolérable, qui s'arroge le droit de naître timidement, qui flotte un certain temps entre la légalité et la semi légalité qui explore mille voies et se nourrit en quarante brèches et semences qui, survivante, affirme sa propre identité impudique tandis que morosement elle pousse et bouscule la frontière de ce que la Junte n'ose pas admettre comme dangereux - ce n'est que de la littérature, que de la musique, que de l'artisanat, que du théâtre et quand même c'est intolérable.

Le message de cette culture n'est pas ouvertement politique, ne devient pas évident à une première lecture. Comme dans n'importe quel régime fasciste non stable (les dernières années de l'Espagne franquiste en sont un bon exemple), des liens souterrains se tissent entre le créateur et le public, un code se

diffuse que les censeurs comprennent mais qu'il leur est inavouable d'explicitier: d'où le double sens, une certaine ambiguïté, un peu d'ironie, des zones de silence où rien n'est dit, où tout est sur-sous-entendu. Autrement dit, la signification politique de cette culture ne réside pas tellement dans son message, dans sa capacité éducatrice, dans son discours rationnel, mais plutôt dans sa hardiesse à s'ériger comme alternative aux propositions et actes de la dictature, à se développer en marge des grands spectacles du fascisme. Parce que malgré sa prudence, malgré ce qu'on pourrait appeler ses vacillations, il s'agit d'une culture absolument reconnaissable, dont on identifie immédiatement l'option non-officielle, non-fasciste.

Des productions clandestines, il est facile d'en parler. La Junte

ne sait pas qui les produit, et nous-mêmes nous ne pouvons articuler ni nom ni prénom. En revanche, cette autre culture est publique, et cela rend moins aisé son analyse ou la présentation d'exemples. On pourrait même penser qu'explicitier son existence, voire tout simplement la mentionner, serait commettre une infidélité, une trahison, serait souffler des données à la police secrète. Néanmoins, il nous faut en parler aujourd'hui. Pour deux raisons. Tout d'abord parce que taire sa spécificité serait fausser tout ce qui se passe au Chili, serait présenter une image incorrecte, pseudo-romantique, élitiste en fin de compte, par rapport à ce qui est la lutte de tout un peuple. Nous ne doutons pas un instant qu'il y ait des héros ou des réseaux clandestins, et que c'est eux qui cimentent tout le travail légal, qui aident à le diriger et à le pousser. Toutefois, il

faut mettre en relief d'une part que ce qui compte le plus au Chili 1977, ce sont les actions de masse, et d'autre part que la culture décisive est celle qui se répand et qui parle en sourdine à la surface. La deuxième raison tient à ce que tout ce qu'on va dire ici, l'appareil répressif de la Junte le sait déjà. A la limite, cette culture n'appartient pas aux partis de la gauche chilienne. Sans doute il y a des militants qui la stimulent, qui la célèbrent, qui participent à sa programmation. Sans doute les partis ont tout intérêt à ce qu'elle se renforce. Mais ce patrimoine n'est pas exclusivement à nous, il n'appartient pas aux seuls activistes politiques. Car il s'agit au fond du mode primordial, quotidien, par lequel des gigantesques secteurs de notre peuple non seulement s'organisent, mais aussi cherchent une réponse à leurs besoins de chaque jour, en

essayant de survivre en tant que conscience autonome. (Il s'agit de quelque chose de très semblable à ce qui se passe aussi sur le plan de l'activité syndicale au Chili d'aujourd'hui). Quoi qu'il en soit, si mon exposé sur ces points vous semble trop vague, il est évident que quand on touche à ces sujets on est forcé d'employer un style sibyllin, on doit en quelque sorte imiter le langage voilé mais précis qui est utilisé à l'intérieur du pays.

Cinq traits nous attestent que cette culture ouverte est immédiatement reconnaissable en tant qu'opposition à la dictature.

Tout d'abord, par son caractère organisé, dans la mesure même où

elle se pose en tant qu'alternative de masse aux initiatives du Gouvernement Pinochet. Autour de ces activités culturelles convergent des gens qui - tout en n'étant pas des militants, ne voulant pas nécessairement assumer les risques d'un engagement politique clandestin - sentent que cette dictature les étouffe et les agresse. Le simple fait d'avoir un lieu où accourir, où s'exprimer, où fraterniser, le simple fait de se sentir protégés et partie prenante d'une vague qui les dépasse, est une expérience émotive transcendente. Dans les conditions particulièrement pénibles, il s'agit d'apprendre à unir, à matérialiser, à dialoguer. On collabore à partir de ce que chacun a à portée de la main, à partir de la concrétion et de l'aspiration que chacun porte en soi. Se réapproprier quelque chose de vital, qui ne soit pas un ornement: le droit de

s'exprimer, d'entendre les autres, comme sa propre voix, s'organiser à partir de la culture signifie s'organiser à partir des urgences populaires, s'entraîner à la participation.

Deuxièmement, ce type d'art s'avoue par son contenu démocratique et unitaire. Il grandit à l'ombre ou à la source de tous ces mouvements de masse qui sont clairement marqués par leur opposition au régime: nous butons sur lui dans les paroisses, dans les syndicats, dans les actions en faveur des personnes disparues, dans les centres communautaires, autour de groupes d'études ou d'associations d'élèves, dans le cadre d'une exposition ou de la parution d'un livre. Ce n'est pas que la culture soit un prétexte pour organiser des actes d'une autre nature. Ce n'est pas qu'un intérêt quelconque se masque

dans la voix qui chante. Ces manifestations se développent au fur et à mesure qu'augmentent simultanément d'autres actions du peuple qui se défend et avance. Elle sont le corollaire d'une lutte qui s'élargit et s'affirme.

Troisièmement, son langage, ses thèmes, sa tradition. Septembre 1973 marque une rupture inévitable avec le passé. Toutefois il est sûr que ce n'est pas cet héritage qui se perd, il est certain que sont préservées des zones, certes inégales, où se prolonge et se reconstitue la sensibilité majoritaire. Dans un premier moment, on interdit au Chili le charango, la quena et toute la musique de source andine. Aujourd'hui tout cela redevient dominant sur le plan du folklore, même si c'est sous des formes commercialisées. Des

noms comme ceux de Neruda ou Violeta Parra peuvent être revendiqués, avec tout un art que la Junte persécute mais qu'elle ne peut pas enterrer définitivement sans payer un prix qui lui est politiquement insupportable. Et il ne s'agit pas simplement de racler les fonds de tiroir, mais de se plonger dans une tradition globale démocratique, en réclamant pour nous tout ce qui, à partir d'autres civilisations, peut interpréter la situation et les défis actuels, tout ce que Pinochet refuse et nie par son existence même. Il est très large, l'éventail de cette culture, très spacieux le public auquel elle s'adresse, très éclairant et progressiste ce qu'on découvre peu à peu dans les recoins les plus inattendus de l'humanité. Saint François d'Assise, Delacroix, Walt Whitman, Molière, la Bible peuvent devenir des étendarts dans cette quête de communica-

tion, peuvent être des terrains d'exploration pour un message qui ne sait pas encore ce qui peut être dit ni comment le dire. On fait appel à eux pour commenter le quotidien chilien, et c'est l'univers qui devient un allié contre l'aliénation. Il vaut la peine de remarquer qu'ainsi on essaie de dépasser les limitations d'un art politisé, qui définirait préalablement son public par l'effet conscientisateur qu'il essaie de susciter. Ce qui veut dire qu'il ne faut pas se limiter au cercle des convaincus de toujours. Telle est une leçon qui nous a été difficile à assimiler pendant les années du gouvernement populaire: être capables de toucher le vécu et les problèmes de l'homme quotidien au-delà du message explicite. Il est opportun de citer un exemple de ceux qui ont réussi à établir cette communication du temps d'Allende: l'ensemble des Inti-

Illimani. Et ce n'est pas moi qui le dis, mais plutôt un court poème clandestin qui m'est arrivé du Chili, signé avec le pseudonyme de Rafael Navarre, un démocrate-chrétien, dont le titre est Jeunesse, et qui dit:

Je te vois dans les mains  
des Inti-Illimani  
en façonnant une argile  
fraîche et âpre.

Très simple. Ce poète - qui avait été un opposant du Gouvernement Allende - se reconnaît aussi dans les Inti car ils chantent au-delà de la gauche. En disant cela, je ne déprécie pas la littérature de propagande, de mobilisation, d'analyse, qui a aussi sa place. Ce qui se passe aujourd'hui au Chili est que presque toute la culture légale de résistance démocratique a réussi à briser les compartiments étanches où la bourgeoisie voulait l'enfermer. 27

La quatrième caractéristique se réfère aussi à la question du langage. En effet, ce langage est marqué par une grande sagesse dans l'appréciation de la limite exacte à partir de laquelle l'oeuvre se ferait réprimer, et il réussit en plus à combiner cette astuce avec (ise) un ton d'une extraordinaire simplicité. C'est un art qui s'est épuré, je dirais même désintellectualisé. C'est très paradoxal que quand il y avait une liberté absolue pour écrire, peindre, faire du cinéma ou du théâtre, le résultat était souvent embrouillé, sinueux et impénétrable. Tandis que maintenant que nous sommes soumis à toutes sortes de limitations, on crée des oeuvres, qui, tout en gardant parfois la complexité nécessaire, revêtent une forme

d'expression beaucoup plus claire, immédiate et nette, ce qui permet d'établir une connexion électrique avec le public et cela malgré le fait que la bouche est tordue et que les allusions sont indirectes. Apparemment ce qui s'est passé c'est que, ayant perdu l'accès à tous les moyens de communication de masse, on assiste aujourd'hui à un phénomène de popularisation des moyens artistiques pré-industriels, avec leur extension à d'autres publics, d'autres thématiques et d'autres usages. Les conséquences que cela peut avoir pour les relations entre travailleurs de la culture et leurs différents publics restent encore à déterminer, mais il se peut que l'impact soit durable et fertile.

Finalement, cet art est pauvre; il germe avec très peu de ressources. Il a fallu commencer

en-dessous de zéro. La grande institution protectrice des arts et des lettres au Chili, l'Université, est tombée dans les mains - ou faut-il dire entre les griffes - des militaires, chez lesquels il est difficile de savoir ce qui prime, l'ignorance ou la technocratie. On peut en citer des exemples abondants, mais il suffira d'en rappeler deux, qui se sont passés à l'Université Catholique de Santiago. Fernando Rosa et son orchestre sont expulsés de l'Université et doivent fonder la très réussie Association Beethoven pour promouvoir la musique classique. Les professeurs d'échecs sont aussi chassés de ce temple de la culture car, pour les militaires, un tel exercice ne revêtait pas un caractère sportif et entraînait un ramolissement des corps. Cela n'empêche pas que de gigantesques parties simultanées d'échecs soient organisées

lors des commémorations du premier mai, sous le patronage des fédérations syndicales et cela en pleine voie publique. Mais l'essentiel de ces incidents réside dans le fait qu'il faut atteindre un large public sans pouvoir utiliser les maisons de culture, sans disposer de la télévision et de l'appui ministériel, à la rigueur sans aucune sorte d'aide. Il a fallu tisser à nouveau des liens avec les consommateurs de culture, redevenus partie prenante de l'acte culturel. Ce retour à des niveaux plus primitifs peut signifier l'effondrement ou l'étouffement d'une civilisation. Mais il peut aussi signifier une renaissance dans la mesure où l'on est forcé de retourner aux origines les plus profondes, de réorienter nos têtes, nos tripes et nos coeurs. Se stimuler réciproquement à partir des intérêts véritables, des ressources possibles et des

moyens propres à chacun, s'éduquer pour se passer des formes officielles, mercantiles, importées et dépendantes, aboutit à enraciner ces pratiques nouvelles dans la nationalité, conduit à saisir et à refléter les options profondes d'un art légitime répondant aux conditions du sous-développement, en clarifiant ainsi les orientations à long terme de notre monde pauvre et marginal.

Voici quelques exemples de la culture ouverte et légale au Chili aujourd'hui.

Nous avons déjà mentionné les tapisseries qu'on a fait brûler dans la galerie. En elles s'expriment les problèmes les plus urgents que vit le peuple chilien aujourd'hui, et cela avec une capacité plastique et une

dignité esthétique que pourraient envier beaucoup de professionnels. Il s'agit d'une vieille tradition chilienne, renouvelée par Violeta Parra et les brodeuses de la Isla Negra. Il devient alors embarrassant pour le Gouvernement d'interdire à des milliers de femmes misérables de raconter dans leurs broderies que leurs enfants ont des accidents parce que les mères doivent partir en quête de travail et que le papa est en prison, de raconter que sans la soupe populaire les pauvres ne pourraient pas subsister, que tous doivent venir chanter au théâtre Caupolican, que le salaire minimum ne suffit même pas pour le bus, que le Chili était auparavant un jardin te rappelles-tu, que si ce n'étaient pas les cantines populaires les gosses seraient déjà morts, que je me demande où est mon mari, que je me demande où est ma fille, et à la place d'un



portrait accroché au mur il y a un grand point d'interrogation.

Encore un exemple. Tout un florilège d'écrits, de chansons, etc. sur les guerres de l'Indépendance vient de paraître au Chili. On exalte les héros et on vitupère contre les tyrans et les traîtres. Personne ne peut accuser ces auteurs de vouloir commenter le moment présent. Ainsi, quand Guillermo Blanco, dans son livre Contando a Chile, rappelle la corruption, la cruauté et la solitude de Marco del Pont au temps de la Reconquête, cette époque où les Espagnols ont repris en main le pays par la violence et le sang, il ne fait rien d'autre que d'évoquer l'histoire de la patrie.

Un dernier exemple. Nicanor Parra ne s'est jamais caractérisé par son adhésion aux causes populaires. A partir d'un anarchisme

amèr et désespéré, teinté d'humour noir, iconoclaste et destructeur, il a souvent pourfendu les expériences révolutionnaires, ayant même apparemment entretenu au début une sorte de flirt avec la dictature de Pinochet. L'oeuvre que Vadell et Salcedo viennent de faire jouer inspirée de ses poèmes adresse de nombreuses flèches à la gauche, comme on devait s'y attendre, mais c'est la dictature qui devient la cible principale de ses attaques.

Le chapiteau du cirque où à lieu la mise en scène se remplit peu à peu avec les croix d'un cimetière voisin qui finissent par encombrer tout le plateau. A un moment donné l'on désigne un "Monsieur Personne" comme candidat à la présidence de la république, disant que Personne va défendre les droits de l'homme, que Personne fera baisser les loyers,

que Personne fera peindre en rouge les "copihues" (1). Les mêmes auteurs se préparent à faire jouer ces jours-ci une pièce sur la vie du Padre Hurtado, inspirateur de l'actuelle doctrine sociale de l'Eglise Catholique chilienne qui est la cible de tant d'attaques de la part des Forces Armées.

(1) Fleur nationale chilienne.



NOTRE TÂCHE FONDAMENTALE  
EST-DE RÉVER, D'AVOIR  
LE COURAGE, A CHAQUE INSTANT,  
D'ANTICIPER, DE PRÉPARER,  
D'ATTENDRE UN MONDE DIFFÉRENT,  
OÙ PINOCHET NE SOIT QU'UN  
MAUVAIS SOUVENIR, UN  
DELIRE DE L'IMAGINATION,  
UNE INVRAISEMBLANCE

A quoi doit-on l'apparition de ce type de lutte culturelle ouverte? Pourquoi est-elle possible au Chili aujourd'hui? Les raisons en sont multiples et profondes. Il suffira d'en mentionner quelques-unes parmi les plus pertinentes. Avant tout, l'usure de la Junte militaire. L'histoire

de ces quatre ans est l'histoire de son isolement interne et international toujours plus grand. Ce n'est pas que Pinochet ne désire pas massacrer tous ceux qui se moquent de lui ou qui se mettent ensemble pour chanter ou qui montrent des oeuvres théâtrales dans les bidonvilles.

Il a déjà fait cela auparavant. Maintenant il ne peut plus le faire. La grève de la faim entreprise aux Nations Unies, il y a quelques mois, par 26 parents de personnes disparues le démontre bien. Comme le confirme aussi la lettre de 122 fédérations syndicales exigeant une solution aux problèmes des travailleurs dans un langage audacieux et dépourvu de réthorique. Chaque acte de répression se retourne contre le gouvernement, rétrécissant encore davantage sa marge de manoeuvre. Chaque fois qu'il ne réprime pas, il perd quand même de l'appui. D'autre part, les valeurs démocratiques sont profondément enracinées dans le peuple chilien et dans sa classe ouvrière en particulier. Cela s'exprime par des habitudes, par des expériences vécues, par des manifestations d'une sensibilité qui, tout en ayant atteint leur point culminant pendant la

période Allende de 1970 à 1973, obéissent à toute une trajectoire historique qu'il est pratiquement impossible d'extirper. Les activités culturelles disposent ainsi d'un horizon si large que leur répression devient difficile et leur surveillance presque impossible.

A cela on doit ajouter la maturité de notre peuple et les options stratégiques des partis de l'Unité Populaire dans l'intérieur du pays. Un des problèmes fondamentaux pour mener à bien le front antifasciste est le dépassement des divisions du passé, la rupture des digues de la méfiance entre ceux qui doivent être des alliés aujourd'hui mais qui ne l'ont pas été hier. Cela n'est pas une tâche abstraite. Il s'agit d'inventer et de découvrir les voies rendant possible cette expérience. Il faut en faire l'apprentissage:

apprendre à se rencontrer, apprendre à tolérer ses différences, apprendre à ne pas avoir peur de dire ce que chacun est, apprendre à se parler sans déguisement, apprendre à ne pas se tromper soi-même, apprendre à écouter, apprendre, en un mot, à dialoguer. La culture ouverte et légale de l'opposition au Chili aujourd'hui est un territoire à partir duquel les gens peuvent, dans et par leur pratique quotidienne, définir un langage de consensus, un langage de désaccord loyal, un langage de front commun et de convergences quotidiennes, où l'image et la conscience deviennent communauté et matière, où nous puissions nous unir autour de ce qui nous rapproche et supporter nos désaccords.

Les deux tendances de notre culture, la clandestine et l'ouverte, coexistent aujourd'hui

au Chili, vivent l'une à côté de l'autre sans se toucher en public, peut-être en se nourrissant réciproquement. Qu'elles forment néanmoins une unité, on peut le constater en considérant le seul endroit où elles se sont retrouvées et fusionnées, le seul endroit où la culture est devenue simultanément légale et illégale, ouverte et cachée. Il s'agit des camps de détention. La dictature rassemble les prisonniers dans le but de les punir et de les surveiller, de les humilier dans ce qu'ils ont de plus humain, de les isoler parce qu'ils peuvent contaminer, de les briser; mais en même temps elle reconnaît paradoxalement leur condition de prisonniers politiques, c'est à dire des hommes et des femmes pour lesquels il n'y a pas de place dans le Chili des généraux, qui sont le souvenir et le rappel d'autres temps et de plages à

venir. En concentrant ses opposants - ce n'est pas pour rien qu'on les appelle les camps de concentration - la dictature les force à organiser leur identité ou à périr. Les prisonniers répondent avec une culture propre qui amalgame les caractéristiques de ce qui se fait dans l'ombre et de ce qui est admis à la lumière du jour. Il est possible de certifier que les prisonniers politiques réussissent à résoudre ensemble dans leur vécu quotidien, avec la petite parcelle de liberté qu'ils arrachent à leur gardiens, beaucoup de problèmes que le peuple essaie de surmonter dans l'immense prison qu'est devenu le Chili entier. On est en train d'y expérimenter et de développer des voies qu'on sera plus tard appelé à connaître et à suivre de façon plus étendue. Ce n'est pas le lieu ici de prouver cette affirmation ni d'expliciter

comment la culture des détenus transforme ce qu'aurait dû être la preuve de la toute-puissance de Pinochet en l'évidence de sa défaite, de son incapacité à soumettre ce qu'il y a de mieux dans l'être humain.

Ce que nous devons surtout retenir c'est le message de ces prisonniers. Ils nous indiquent quelle est la tâche primordiale de notre culture dans ce moment terrible. Il s'agit de quelque chose à la fois de très simple et de très difficile. Il s'agit de ne pas s'habituer à Pinochet. Que Pinochet ne devienne pas une habitude. Que Pinochet soit notre cauchemar et non pas la norme selon laquelle nous mesurons la réalité. Que nous soyons sûrs et certains qu'il est anormal, aberrant qu'on torture, qu'il y ait de l'exploitation, que la stupidité soit intronisée et dicte la loi.

Notre tâche fondamentale est de rêver, d'avoir le courage à chaque instant d'anticiper, de préparer, d'attendre un monde différent, où Pinochet ne soit qu'un mauvais souvenir, un délire de l'imagination, une invraisemblance.

Ce monde-là, il est déjà en construction dans le Chili aujourd'hui, en chaque personne qui s'oppose - par le plus petit geste - à la dictature.

Notre culture, dans ses formes multiples, est une marée qui affirme à partir d'ici une autre alternative, un avenir où nous nous réveillerons dans la nuit tranquille et pacifique de Santiago et il n'y aura pas quatre assassins qui frappent à la porte; nous nous réveillerons et nous nous rendrons compte avec soulagement que nous sommes dans un Chili libre, dans une

Amérique latine nouvelle; nous pourrons respirer mieux, à pleins poumons et tant de frères et soeurs nous entourent; car un tel monstre aura disparu de l'oxygène de la planète.

ARIEL DORFMAN

OCTOBRE 1977





L'Institut d'Action Culturelle de Genève (IDAC), dirigé par le Prof. Paulo FREIRE, a publié depuis le printemps 1973 une série de documents, qui traitent de la conscientisation comme instrument de libération dans le processus d'éducation, de développement et de changement social.

Documents déjà parus :

No. 1 - Conscientisation et révolution - une conversation avec Paulo FREIRE

No. 2 - "Aide" au "Tiers-Monde" - le développement impossible

No. 3 - La libération de la femme: changer le monde, réinventer la vie

No. 4 - Education politique - une expérience au Pérou

No. 5/- Révolte dans la société répressive: l'élargissement du champ politique aux USA  
6

No. 7 - Dessins d'humour comme instrument d'éducation politique

No. 8 - FREIRE/ILLICH - L'oppression de la pédagogie et la pédagogie des opprimés

No. 9 - L'observation militante - une alternative sociologique

No.10 - Féminiser le monde

No.11/- Guinée-Bissau - Réinventer l'éducation  
12

No. 13 - Au Point Chaud - Le co-  
opérant dans le débat  
sur le développement

No. 14 - A la recherche d'une  
nouvelle conscience  
sociale; une expérience  
de formation en Suisse  
romande

Nos. 1 - 8 inclus épuisés

**Prochain document (16/17)**



**ATTENTION,  
ÉCOLE !**



L'IDAC est un collectif de travail à but non-lucratif. Son budget provient de son travail - des séminaires qu'il organise, des consultations, de la vente de ses publications - et des contributions volontaire d'individus et d'organisations.

Les abonnements aux Documents IDAC sont une forme de soutien au travail de l'équipe.

Pour vous abonner aux Documents IDAC, renvoyer ce coupon à:

**Idac**

27, chemin des Crêts  
CH 1218 Grand-Saconnex  
Genève

Je désire souscrire aux Documents IDAC (\*)

Nom \_\_\_\_\_

Adresse \_\_\_\_\_

\* Prix Sfr 20.- pour 4 numéros  
(US\$ 8.- et US\$ 12.- par avion, payment de l'étranger  
par chèque ou virement postal international.

Vous recevrez tout document en français à moins que vous ne demandiez la version en langue anglaise.

Une publication

**Institut d'Action Culturelle**

Rédacteurs responsables :

Pierre DOMINICE  
Michel GIRARDIN  
Eric LOUIS

Tous droits de traduction, de  
reproduction et d'adaptation  
réservés pour tous les pays.